

XYZ. La revue de la nouvelle

Mininouvelles

Hugues Corriveau, *De vieilles dames et autres histoires*,
Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2011, 146 p.

Nicolas Tremblay



Numéro 108, hiver 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65519ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

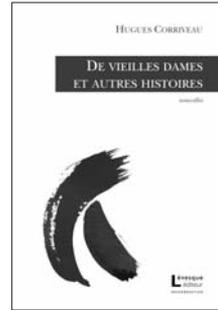
Citer ce compte rendu

Tremblay, N. (2011). Compte rendu de [Mininouvelles / Hugues Corriveau, *De vieilles dames et autres histoires*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2011, 146 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (108), 71–75.

Mininouvelles

Hugues Corriveau, *De vieilles dames et autres histoires*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2011, 146 p.

COMME L'INDIQUE notre collaborateur Michel Lord dans la présentation de son entretien (p. 5), l'œuvre d'Hugues Corriveau est abondante (28 livres !) et visite, hormis le théâtre, tous les genres : poésie, nouvelle, roman et essai. L'écrivain pratique aussi la critique littéraire, celle journalistique, avec assiduité et, de façon plus épisodique, la « savante » dans ses essais, lesquels portent essentiellement sur l'écriture (celle de Gilles Hénault au départ et, par la suite, sur la sienne exclusivement). Un tel investissement dans les lettres est phénoménal et tient d'une vocation, surtout au Québec où la littérature se passe dans un quasi-anonymat et au sein d'un milieu si petit qu'il freine souvent la liberté de parole, surtout celle des critiques — mais pas chez Corriveau qui en jouit encore pleinement avec une étonnante causticité. Du côté de la nouvelle, les recueils s'additionnent autour de deux tendances : la nouvelle de longueur plus standard ou moyenne et la nouvelle très courte, d'une à deux pages, que l'auteur appelle minifiction ou mininouvelle. Son tout premier recueil, qui comprend cent nouvelles, exploite la brièveté extrême. Il s'agit d'*Autour des gares* (prix Adrienne-Choquette 1991), un livre marquant dans l'histoire de la littérature québécoise. Chaque texte cite une phrase de Proust tirée de la *Recherche* et maintient l'unité de lieu, la gare et ses environs. En 2001 paraissait *Troublant*, recueil de cent récits (et non pas de nouvelles, selon le paratexte ; mais la différence resterait à expliquer...) qui renoue avec le même type de défi de quantité et



de brièveté, sans atteindre cependant la perfection de l'autre, nettement plus inspiré. Avec *De vieilles dames et autres histoires*, le plus récent livre de Corriveau, qui compte soixante nouvelles de deux pages, un troisième titre s'ajoute à cette exploration formelle de la prose narrative très brève, celle-là même que notre revue privilégie depuis sa fondation, tant pour des raisons esthétiques qu'éditoriales. Il était donc impossible de passer sous silence cette parution. C'est pourquoi ce numéro accorde une grande place au nouvellier Hugues Corriveau.

Pour chaque recueil qui relève le défi de la grande brièveté, un souci formel supplémentaire s'ajoute. Dans *Autour des gares*, en plus de la contrainte de lieu unique vient la citation de Proust, dont le contenu et le style doivent s'intégrer harmonieusement au texte. En bon équilibriste, Corriveau évite le pastiche, danger que posait un tel exercice d'admiration. On se surprend plutôt à guetter l'arrivée de la citation qui ouvre le texte en contrepoin. Dans *Troublant*, dont les nouvelles sont composées d'une dizaine de paragraphes, d'une à trois phrases courtes en moyenne, pour une trentaine de lignes au total, il y a alternance polyphonique entre trois voix, celles des personnages, dont les propos duels sont rapportés directement et dont l'effet de citation est renforcé par des caractères italiques, et celle du narrateur, le plus souvent externe, une conscience distanciée et synthétisante. Dans *De vieilles dames et autres histoires*, la structure des nouvelles est quant à elle tripartite. Elle est composée de trois paragraphes de longueur à peu près identique — selon mon appréciation approximative —, qu'un point gras centré sépare pour marquer les fractures entre eux et leur propre unité, comme si, à une échelle microscopique, ils constituaient une nouvelle à part entière. Pour cette raison, le recueil est au cœur d'une tension constitutive du genre même de la nouvelle, attirée à la fois par la fragmentation (d'un ensemble plus vaste) et la continuité (entre des éléments sans rapport évident, ce que la chute inattendue met généralement en évidence dans la nouvelle classique). D'un côté, les fragments du

phénomène typique de la prose narrative très courte, et, d'un autre côté, le rapport entre les trois blocs s'apparente à la prose romanesque qui préfère un sens totalisant puisqu'elle crée une cohérence entre les événements disjoints qu'elle raconte.

Comme c'est le cas pour les deux recueils précédents de minifictions, les nombreuses nouvelles sont regroupées thématiquement dans *De vieilles dames et autres histoires*. Selon cet ordre, il y a huit histoires de vieilles dames, cinq d'amour, quinze d'enfants, dix de bourrus, sept de haine, cinq de bêtes et dix d'âmes perdues. Ce regroupement thématique confère une cohésion aux différentes parties de ce livre-mosaïque. Sans cela, la pluralité des histoires deviendrait cacophonique au lieu de proposer des ensembles cohérents. La tripartition des nouvelles contribue aussi à produire un effet jazzy. En d'autres mots, ce rythme similaire d'une nouvelle à l'autre balise, telle une portée musicale, l'improvisation. Mais il reste que la grande multiplicité des histoires force quand même l'étonnement, tant l'auteur doit réinventer un nouveau monde et de nouvelles situations toutes les deux pages. Ainsi, les lieux abondent ; par exemple, dans la série sur les vieilles dames, ce sera tantôt un hôpital, une chambre, un salon, un balcon, un reposoir, et, dans la série sur les bourrus, une terrasse, une salle de réception pour un lancement littéraire, Venise, un restaurant, un théâtre, etc. Quant aux personnages, leurs noms, banques inépuisables, connotent parfois la familiarité : Rolande, Nellie, Simon, Marcel... D'autres fois, ils suggèrent l'exotisme, Omawnakw, Haruyuki, Wachiwi, Ibrahim, Twen-Chang..., ou une certaine préciosité, Blandine, Xavière, Léontine... La temporalité offre aussi plusieurs possibilités à l'auteur, selon que les personnages sont des enfants, des adultes ou des vieillards. En somme, force est de constater que le recueil kaléidoscopique ne se laisse pas saisir facilement et qu'il ne se prête pas à un banal résumé. Une telle quantité de courts récits qui sont, par-dessus le marché, fragmentés, a l'avantage de faire ressortir très clairement les caractéristiques de rupture de la nouvelle qui 73

différent, rappelons-le, de la prose longue du roman totalisant et populaire dont la continuité événementielle rassure les attentes. Tout ce que la critique journalistique (pensons à Danielle Laurin au *Devoir* et à Mario Cloutier de *La Presse*) exige d'une œuvre de prose — vraisemblance des personnages, cohérence d'une longue intrigue, sensibilité de l'auteur, rectitude morale du texte susceptible de vous émouvoir — ne se retrouve donc pas ici. La nouvelle, surtout celle très brève que pratique Corriveau, produit un autre sens, fulgurant, troué, diffracté et condensé. Reprocher comme on a l'a fait à l'auteur son regard distant, froid et cynique (!) que dissimulerait un brillant exercice de style est plus que consternant, car cela consiste à prêter des intentions à l'auteur, à juger la nouvelle ultrabrève à partir de mauvais critères, à confondre des genres qui n'ont pas la même esthétique et, ultimement et plus généralement, à adopter une vision fort réductrice, biaisée et abrutissante de la littérature, inféodée à une sorte de réalisme sensé et curatif.

À cet égard, Mario Cloutier, dans *La Presse* du 8 avril 2011, affirme que *De vieilles dames et autres histoires* a « bien peu à voir avec l'humain ». On comprend, entre les lignes, que la critique jette un blâme d'ordre moral sur l'auteur comme pris en défaut d'inhumanité. Voilà quelque chose de très étrange. Dans cette perspective, ce sont ou bien les personnages qui sont « humains » et véridiques, par un phénomène magique de représentation, ou bien la psyché de l'auteur qui se reflète, par un autre phénomène spéculaire, dans son texte, voire les deux à la fois, si on les suppose complémentaires. Au contraire, la nouvelle courte casse ces lieux communs, desquels elle devrait purger normalement le lecteur (de romans) rompu à cette posture, car elle raconte un temps instantané dans un monde de passage décrit laconiquement où le personnage se présente dans l'incomplétude, prisonnier d'un destin si brutal que l'identification à ce dernier, trop fulgurant, est impossible. Par surcroît, les thèmes de prédilection de Corriveau, la cruauté, le désir exacerbé, l'obsession, la perversion, les peurs infantiles

soient dysphoriques), n'encouragent guère la construction de personnages dotés d'une individualité stable et rationnelle, que nous rapporterait patiemment le narrateur, comme un bon professeur, à des fins d'édification. Dans les nouvelles de Corriveau, le sens se construit plutôt par prolifération et contamination, entre les personnages et leurs pulsions, les objets et les lieux, à partir aussi du texte, très organique et porteur, qui, lui, est très « humain », « sexualisé » dit plus justement l'auteur (voir l'entretien). Selon la même logique, le cours de l'existence fictive que Corriveau prête à sa pléthore de personnages ne l'intéresse que dans la mesure où il calcule comment le couperet de la chute y mettra rapidement un terme. Mais pour apprécier cela, il faut être un jouisseur et un rieur, pas un bigot bien-pensant. Tout comme il est utile de se rappeler qu'avant Corriveau, il y a eu des révolutions en littérature, surréaliste et formaliste (le Nouveau Roman et l'Oulipo), qu'au Québec, il y a eu des automatistes et des formalistes aussi, et que quelqu'un peut écrire aujourd'hui une œuvre dans le sillon de ces traditions issues de la modernité en cherchant un souffle toujours nouveau qui ne sera pas l'expression transparente de sa personne ni l'assomption de l'humanité.

Nicolas Tremblay

Un riche panorama de la nouvelle au Québec

Gaëtan Brulotte, *La nouvelle québécoise*, Montréal, Hurtubise, coll. « Cahiers du Québec », 2010, 335 p.

DEPUIS près de 40 ans qu'il mène sa carrière d'homme de lettres, Gaëtan Brulotte a réalisé l'exploit de se tailler une double place respectée dans le milieu littéraire. Une triple place, même, car ce chercheur universitaire qui enseigne en Floride et a fait paraître articles et ouvrages savants (notamment la magistrale étude *Œuvres de chair*, sur la littérature érotique, et la volumineuse *Encyclopedia of Erotic Literature*, coéditée avec le Britannique John Phillips) est également un

